

Dumitru Tsepeneag

Attente

*Nouvelles traduites du roumain
par Alain Paruit*



Attente

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE MOT SABLIER, *traduction partielle par Alain Paruit*, 1984

ROMAN DE GARE, 1985

PIGEON VOLE, *publié sous le pseudonyme Ed Pastenague,*
traduction par Alain Paruit, 1989

HÔTEL EUROPA, 1996

PONT DES ARTS, 1998

AU PAYS DU MARAMUREȘ, 2001

Aux éditions Flammarion

Traductions par Alain Paruit

EXERCICES D'ATTENTE, 1972

ARPIÈGES, 1973

LES NOCES NÉCESSAIRES, 1977

Aux éditions Belin

QUINZE POÈTES ROUMAINS, 1990

Aux éditions Garnier

LA DÉFENSE ALEKHINE, 1983

Dumitru Tsepeneag

Attente

Nouvelles

Traduit du roumain par Alain Paruit

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du Livre*

© P.O.L éditeur, 2003
ISBN : 2-86744-944-8

www.pol-editeur.fr

SOUVENIR

Dans les allées, s'alignaient des bancs aux pattes courtes de lézard et des fauteuils à dossier droit, à accoudoirs et à barres de fer en guise de pieds. Des arbres dénudés, des branches au dessin ténu et tremblant sur un ciel blanc-gris sans horizon. Par endroits, des pelouses tondues, figées, où se lovaient des animaux au corps oblong. Autour de la fontaine et de sa chevelure de gouttelettes, des oiseaux hauts sur pattes, qui ressemblaient à des autruches, mais aussi à des paons, arboraient de longues queues soyeuses, vivement colorées. Le tout dans une lumière dorée, pâle et un peu triste, une lumière d'automne, de dimanche après-midi. Sur les bancs, de vieilles dames aux jambes maigres et raides, chaussées de souliers éculés, des hommes coiffés de chapeaux noirs, en train de

lire le journal ou simplement de contempler, sans bouger, les pelouses où les bêtes ondoyaient tels des dauphins espiègles. Les gravillons rouges, blancs et jaunes des allées crissaient sous les pieds des enfants qui trottaient de-ci de-là. Des bonnes joufflues, vêtues de couleurs criardes, se déhanchaient parmi eux. Des nurses sévissaient, l'index pointé ou pinçant une oreille d'un rose de pétale. Mais les larmes séchaient vite et le gamin rejoignait ses copains. Il y avait aussi, bien sûr, de drôles de petits chiens aux pattes torses ; ils passaient sous les chaises, entre les jambes des vieilles gens, et allaient en sautillant se mêler aux jeux des enfants ; ils n'osaient pas – ils s'arrêtaient au bord – s'aventurer sur la pelouse si verte, si lumineuse, où se balançaient les animaux à la fourrure luisante. Et tout, tout se trouvait loin et près, dans une clarté terne, comme si l'on regardait à travers une vitre.

La main dans la sienne, j'allais dans ce parc avec Maria, toujours ensommeillée, les yeux petits dans une figure grasse et large. Là, près de la fontaine, elle retrouvait son soldat qui, en l'attendant, faisait reposer le poids de son corps tantôt sur un godillot, tantôt sur l'autre, et triturait son calot entre ses grandes mains, visiblement indifférent aux oiseaux montés sur des échasses. Le gros et bon visage de Maria s'empourprait et ses doigts rêches serraient les miens. J'avais la permission de jouer et même de m'approcher de la pelouse. Maria se dandinait et grattait le gravier de sa

godasse à bout rond. Je savais alors que je pouvais filer jusqu'au coin où un vieillard à la longue barbe blanche bricolait sans hâte, avec des papiers de couleurs, de grandes ailes semblables à celles des papillons. À côté de lui, sur son banc, des liasses de papier et des dizaines de minces baguettes pour la carcasse des cerfs-volants. Une ribambelle de gosses le regardaient bouche bée, les jambes écartées, les pieds bien plantés sur le sol, leurs petites mains sur les hanches ou croisées derrière leur dos. Nous n'aurions bougé de là pour rien au monde. Des bras dodus ou secs, des doigts nerveux ou amusés nous arrachaient, non sans peine, à notre admiration. Le grand-père se taisait, il ne nous voyait même pas, il collait avec de la glu, ou je ne sais quelle autre colle, des armatures sur les ailes – que d'ailes! – de toutes les couleurs : blanches et roses, rouges et vertes, à raies jaunes ou à mouchetures multicolores, telle une queue de paon. Et lorsque – nous n'étions que quelques-uns ce jour-là et les bancs les plus proches étaient vides – le vieil homme leva son regard sur moi puis, insatisfait, le posa sur un garçon plus petit, quelle peur et quel ravissement ce fut pour nous! Ses yeux étaient grands et bleus et froids, tellement grands... On eût dit des trous dans lesquels on voyait l'eau claire et bleutée d'un lac alpestre. Il tendit ses longs bras, ses mains ridées aux veines saillantes, fit tourner doucement le gamin et attacha sur ses omoplates une paire d'ailes vertes,

brillantes et fines comme de la cellophane. Le vert tirait un peu sur le jaune, le même tremblait d'émotion – nous étions tous en proie à la crainte et à l'excitation, immobiles, les bras ballants. Et tout était figé, pas un mouvement dans les branches, pas un bruit... Le vieillard ne nous regardait déjà plus – il avait rangé les ailes vertes par-dessus les autres et frottait posément ses mains noueuses. Dans l'herbe, les animaux au corps félin exécutaient des bonds géométriques, lents, sans effort. Loin, derrière la pelouse, scintillait le squelette d'un poisson géant.

JOUR DE FÊTE

C'était un matin bleu, plein de petites rumeurs gaies. La ville avait l'éclat d'un visage heureux, elle souriait de toutes ses vitrines, de toutes ses fenêtres. Des créatures menues et pressées enjolivaient les rues. Les autobus jaune et vert avançaient à peine. Un agent de police en étain ouvrait les bras et pivotait pour rien. Les tramways n'osaient pas sortir des dépôts. Les feux clignotaient à l'orange, complices, les gens traversaient, se dirigeaient vers le haut de la rue, revenaient, gesticulaient, pointaient l'index en avant et en arrière. Devant le cirque, la cohue était pire. On voyait la ménagerie derrière les portes basses : des ours paisibles dressés sur deux pattes, des tigres intimidés par la multitude des antilopes, des lions au regard presque pleurnicheur, des éléphants duveteux, des renards fure-

teurs, des chevaux blancs et gras aux crinières de soie, des cygnes et des poissons qui s'agitaient par-ci par-là. La tête triangulaire de la girafe effleurait la gouttière. La foule débridée se pressait pour contempler les animaux, et un camion de pompiers, rouge feu, stoppa aussi par curiosité. Il n'y avait pourtant pas de bruit, juste un brouhaha ininterrompu. À la lisière de la ville, sifflait le train électrique. Personne ne descendait quand il s'arrêtait quelques instants, et il repartait sur son circuit serpentin.

– Passe-moi l'escabeau. Je dois installer les drapeaux.

Ils en plantèrent des rouges, des blancs, des tricolores, et tous palpitaient, flammèches joueuses.

Un perroquet gros comme un aigle se posa sur le toit de la gare. Il scintillait de mille couleurs.

– Où sont les soldats ? Et les avions ?

Il emboucha son clairon et souffla de toutes ses forces. Un roulement de tambour lui répondit aussitôt. Les soldats marchaient d'un pas raide, ils étaient étincelants, résolus. Il y avait assez peu d'avions, mais quels loopings audacieux, quels piqués menaçants ils effectuaient au-dessus de la ville ! Puis arrivèrent un tracteur jaune comme les blés, conduit par un homme en bleu de chauffe, et deux camions-bennes remplis de cubes avec lesquels ils se mirent sans tarder à construire d'autres immeubles, encore plus hauts. La foule admirait la puissance de la grue et l'habileté des maçons.

– Là il y aura un cinéma et là une pâtisserie.

Les mains des bâtisseurs étaient vives et les édifices s'élevaient à vue d'œil. Une fille aux joues rubicondes, des rubans dans ses nattes blondes, regardait bouche bée, ravie.

– Attention, poussez-vous !

Un motard heurta un bus et se renversa, quelques soldats tombèrent, une chaussure aussi grande qu'un camion glissa et démolit le mur du cirque. Les renards bondirent d'effroi, les éléphants reculèrent par-dessus les lions, les lions par-dessus les tigres, et l'on entendit retentir les roulades d'un rire cristallin. Mais l'autre ne se fâcha pas. Il calma les animaux et entreprit de réparer le mur. Le train s'était arrêté, personne ne descendait.

– Maintenant le défilé, dit l'un d'entre eux.

Et alors l'avenue se dégagea. Les gens s'organisèrent : les uns montèrent sur les trottoirs, les autres se disposèrent en colonne par huit, et le défilé put commencer. Le clairon sonna de nouveau, trop fort. D'abord passèrent les soldats de plomb, fièrement, dans un ordre parfait. Les défenseurs de la ville. Puis des camions jaune et bleu, chargés de balles en celluloid, de crayons et de gommes, de boîtes d'allumettes empilées, de flacons aux étiquettes multicolores, et il y avait tant d'autres choses, même une loupiote qui clignotait, pour la plus grande joie de tous. Ensuite vinrent les filles aux joues de porcelaine et Pantolin le

pantin, l'ours doré, le motard fautif et derrière eux toute la ménagerie : les tigres, les gazelles, les lions, les éléphants, les loups, les renards, les cygnes et enfin la girafe. Le perroquet resta sur le toit de la gare, tel un aigle solitaire. La masse des gens suivait, avec moins d'ordre.

Ils étaient trop nombreux. Ils commençaient à en avoir assez. Leurs genoux s'étaient salis, leurs mains étaient grises. Ils s'assirent, l'un à côté de la gare, l'autre derrière le cirque. Ils regardaient les grands rectangles bleus des fenêtres. Une lumière de plus en plus dorée et chaude emplissait la pièce. Elle faisait luire leurs fronts et leurs mains en repos sur les genoux. La ville se figeait sous le soleil.

ASTRONOMIE

La lumière me réveilla. Je n'avais pas fermé les volets et elle déferlait ce matin-là dans ma chambre comme une marée tiède, de plus en plus violente, elle vernissait les murs, la bibliothèque, la chaise, la table, elle inondait le lit, je sentais sur les joues et les paupières sa caresse perfide. Submergé, étouffé, je me débattis, je remuai les pieds et fis tomber la couverture. Des oiseaux minuscules, des colibris de toutes les couleurs, dansaient dans le rectangle bleu de la fenêtre, de l'herbe et des fleurs poussaient sur le tapis, de longs poissons orange ou rouges sillonnaient la chambre dans tous les sens. Ensuite Serban entra. « Viens, me dit-il, tout le monde est en haut, sur la terrasse de l'immeuble. » Il sortit en courant et je l'entendis crier : « Tout le monde est en haut, sur la terrasse de l'immeuble ! »

Je m'habillai, les oiseaux et les poissons avaient fondu dans la lumière. Seules subsistaient des arches et des feuilles d'or tournoyant sur le plafond.

Il n'y a que quelques marches de notre appartement au grenier et à la buanderie, d'où l'on débouche sur la terrasse, qui fait office de toit. Des transats et des chaises avaient été disposés parmi les antennes de télévision et presque tous les locataires, par petits groupes, assis ou debout, discutaient, gesticulaient, désignaient l'horizon : un immense soleil rouge se levait lourdement entre les jardins et les maisons. Les gens arrivés tôt affirmaient qu'il ressemblait au début à une crête de coq, grande comme ça ! et ne s'était arrondi que plus tard, tandis que m'sieu Nastase avait aperçu à côté le globe jaune et fripé de la lune – mais ça, c'était impossible, la lune se trouve ailleurs, à l'autre bout du ciel, Serban la voyait le matin, les jours de classe, il la voyait du tramway, pâle, glacée, mais en hiver, quand il n'y avait pas autant de lumière que maintenant. Ce devait être encore un soleil, plus petit, qui essayait pour la première fois de se lever. Et on s'époumonait, on s'échauffait, on montrait de la main tous les coins du ciel, et tante Luiza dessinait du doigt le soleil et avait l'air très en colère contre m'sieu Nastase. C'était un soleil moins grand, un frère du vrai, ou peut-être rien, une vision de Nastase. Les bras en anneau, nous figurions la lune et le soleil, nos corps s'élevaient dans la lumière de plus en plus vive, croissaient entre les

antennes, semblaient danser. Jusqu'à mame Popescu qui devenait moins grosse. Telle la vigie au sommet du cacatois, elle pointa son index et cria : « Regardez, encore un qui se lève ! » La main en visière, nous nous tournâmes tous dans la direction indiquée, sauf l'intendant, qui protesta : « C'est le nord ! » On voyait un soleil bleu, très loin, derrière la ville. « Un dos de baleine », dit tante Luiza, émergeait lentement des eaux. Serban poussait des cris de plaisir. Il avait apporté son vélo et ses perroquets dans leur cage; dressé sur la selle, il ne quittait pas des yeux le soleil bleu. M'sieu Nastase lança à la cantonade : « Ce n'est plus une vision cette fois-ci, c'est un soleil bleu. » Tante Luiza paraissait un peu honteuse, elle en oubliait de baisser le bras droit. Nous demeurions tous immobiles sous la chaleur de tant de soleils, et de petits oiseaux multicolores se mirent de nouveau à danser devant moi, des colibris espiègles et de longs poissons bleus et orange. L'intendant s'épongeait le front avec un mouchoir rouge grand comme un fichu. « Il va faire trop chaud, disait-il, il va faire trop chaud... »

Maman vint aussi, elle avait gardé son tablier, et ensuite la fille blonde que je rencontrais souvent dans l'ascenseur, et d'autres encore, personne ne manquait. Nous étions sur le pont d'un navire, certains fumaient étendus sur les chaises longues; les discussions s'apaisèrent, quelques-uns se déshabillèrent pour prendre un bain de soleils, la blonde était juste en slip.

Serban roulait comme un fou, sans les mains, les pieds sur le guidon, il faisait des huit et criait sans arrêt : « Tout le monde est en haut, sur la terrasse ! » et alors la fille blonde, le corps luisant de crème sur son transat, lui demanda de se calmer. Et chacun se tut, nous attendions patiemment que les coqs, les baleines et les paons du bout du monde lèvent leur crête, leur dos et leur queue, nous attendions tous patiemment encore et encore des levers de soleils. Sauf l'intendant, qui grommelait de temps en temps : « Il va faire trop chaud, vous verrez... Trop chaud. »

PALOMBELA

Assis sur le bord du trottoir, nous nous taisions tous. Radu ne quittait pas des yeux le haut de la rue, côté épicerie, et pourtant il savait parfaitement qu'il ne viendrait pas par là. Le doigt humecté de salive, Tudor n'arrêtait pas de frotter ses genoux égratignés ; on aurait dit que plus rien ne l'intéressait à part ses rotules. Comme nous tous, il avait les genoux verdis par l'herbe dans laquelle nous rampions tout à l'heure, car nous étions des Indiens à la chasse aux marrons. Il avait à peu près nettoyé l'un de ses genoux, à force de mouiller son index dans sa bouche ; il ne restait qu'un arc rougeâtre avec un peu vert au-dessous. J'envoyai rouler d'un coup de pied un petit marron ratatiné qui s'était tapi entre les feuilles dans le caniveau. Je n'y comprenais plus rien... Nous l'attendions depuis plus d'une heure, nous avions

entassé des centaines de marrons, un monceau de marrons à l'abri sous des feuilles mortes dans un coin du parc. Nous nous étions écorché les genoux et les mains pour les ramasser, et avec quelle hargne et quelle joie nous en gaulions sur les branches basses, recevant parfois sur la nuque les bogues piquantes. Et quel mal nous nous étions donné pour arracher le cœur de ces petits oursins vert-jaune qui nous blessaient les doigts ! Mais lui, voilà, il était en retard !

« Arrête de te tripoter les genoux ! Arrête, quoi ! » Ah bon ! Dan aussi s'énervait. Il s'était levé et s'acharnait à coups de pied sur les feuilles mortes. « On reste là comme des cons ! On s'est fait pigeonner, c'est sûr ! »

Et pourtant nous nous étions entendus avec Palombela. Nous lui avions parlé net, merde ! Lui, il voulait des marrons et nous des canifs, mais des canifs à plusieurs lames, et des becs de siphon d'eau de Seltz, et il nous avait également promis une boussole, une grande boussole d'avion, sans compter le bateau qu'il nous avait montré.

Le soleil, de plus en plus enflé et rouge, descendait lentement parmi les branches. Dans le lointain, quelques toits s'embrasaient. Lorsque nous l'avions vu pour la première fois, il portait une chemise à carreaux et marchait d'un air faraud, la tête dans les nuages. C'était son habitude : pencher un peu la tête en arrière et de côté, la bouche entrouverte, comme s'il regardait les balcons. Son chariot à siphons bringuebalait sur les pavés et,

Achévé d'imprimer en mars 2003
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1809
N° d'imprimeur : 030764
Dépôt légal : avril 2003

Imprimé en France



Dumitru Tsepeneag
Attente

Cette édition électronique du livre
Attente de DUMITRU TSEPENEAG
a été réalisée le 19 juillet 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2003
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782867449444 - Numéro d'édition : 2701).
Code Sodis : N45296 - ISBN : 9782818008140
Numéro d'édition : 230319.